

HISTOIRE

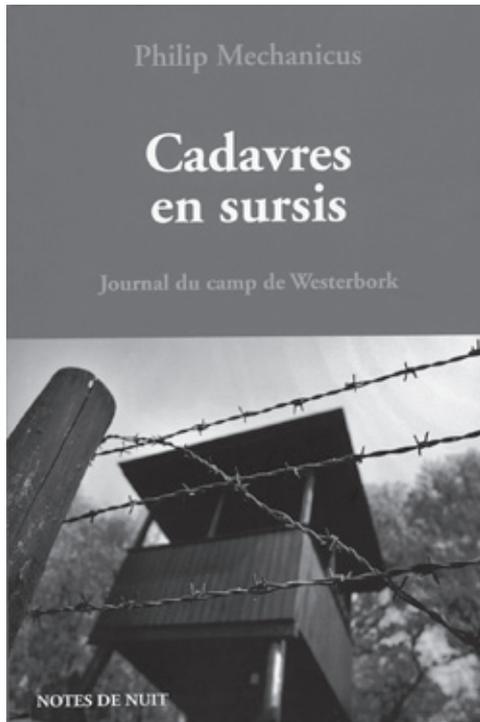


Westerbork, l'antichambre d'Auschwitz : le Journal de Philip Mechanicus

«Ici, on désapprend ce qui écœure.»

Il y a assurément en France toute une part de vérité que l'on ignore; sur les camps et sur la terrible œuvre, la sale besogne des nazis. C'est un fragment, un énorme fragment de vérité qui émerge. Qui n'émerge que ces temps-ci d'ailleurs à plus de soixante-dix années de la fin officielle de la Deuxième Guerre mondiale. Ainsi va l'histoire. Ainsi va la vérité. Ni l'une ni l'autre ne saurait être donnée d'un bloc; elle serait indigeste, trop énorme pour être appréhendée par nos sociétés bourgeoises et craintives, qui ne se piquent d'intérêt que pour philosophies douces convenues et policées. La vérité reste une chose mystérieuse, parcellaire, brutale par endroit, toujours longue, si longue à percer pour les hommes de bonne volonté.

La vérité et l'histoire: tels sont les deux objets du *Journal* de Philip Mechanicus. Il fut tenu, ce *Journal*, de mai 1943 à février 1944 par ce journaliste néerlandais au nom si fécond pour l'imagination - «Mechanicus» comme mécanicien, machine ou, comme le rappelle le traducteur dans son propos liminaire: «maître dans le maniement de toutes sortes d'outils, d'objets, d'instruments et possédant surtout l'art de la prestidigitation» - Juif par estampille, par tampon administratif plus que par choix. Jusqu'en octobre 1944, date de son transfert et de son assassinat à Auschwitz. Au «Camp central de réfugiés de Westerbork»: c'est de là qu'il écrivit. Westerbork, lieu inconnu pour les francophones, petit village reculé en pleine Batavie. Plus près de la frontière allemande que des estuaires néerlandais. Lieu d'élection d'un camp d'un demi-kilomètre carré où furent entassés des Juifs



venant de tous les horizons: «invasion de Juifs turcs, espagnols, roumains, italiens et sud-américains arrivés d'Amsterdam». Lieu de concentration inédit: un grand hôpital, une synagogue, un orchestre et un cabaret. Tout y est boueux pourtant, malsain, puant de mouches vrombissantes et pullulantes, putréfié de poliomyélites se déclarant ici et là, au fil des jours. Tout y est corrompu, tout le monde vole tout le monde. La société qui vit dans ce camp est pourrie. Ce pourrissement n'est pas tant la conséquence d'une perfidie interne, inhérente aux personnes parquées dans ce camp; il est le résultat le plus inconnu de la politique nazie de persécution des Juifs. Une chose est d'observer et de décrire le souffle du mal; une autre chose est de prendre conscience des effets de ce souffle, de ses caresses pénétrantes et cruelles sur les nuques humaines. Traquez des gens, pourchassez-les, enfermez-les. Persécutez-les. Envoyez-les à la mort par

poignées; laissez-les s'arracher les uns aux autres. Laissez-les souffrir jusqu'au bout; ne leur épargnez aucune souffrance. Voyez ces regards perdus, ces esprits dévitalisés: laissez-les pourrir encore et vous susciterez chez eux, par-delà toutes les résistances, la nécessité de s'affranchir de tout, jusqu'au dernier lambeau d'humanité. Pour un morceau de pain, quelques instants de vie supplémentaires. Pour un nom sur une liste, la liste de ceux qui *restent* à Westerbork; comprenez: de ceux qui *ne vont pas* à Auschwitz. Alors, et alors seulement, vous le verrez éclore, ce pourrissement que Mechanicus observe et décrit, cet instinct d'indifférence, le dernier degré de la résignation humaine. Mechanicus note presque tout; il commente peu. À Westerbork, le dénue-ment est total: l'estomac passe avant toute autre chose, de la courtoisie à la dignité. Il faut survivre. Quitte à prendre, comme Schlesinger, la responsabilité du Service de l'enregistrement pour établir la liste de ceux qui rempliront le train en direction d'Auschwitz, ce «serpent galeux se traînant la panse pleine». Schlesinger, Juif allemand: «Gars corpulent, trapu, tête sphérique au front chauve allant se rétrécissant, visage sensuel, lèvres rouges, yeux phosphorescents». Volatilisé après guerre. Dans ce *Journal*, point de litanies sur la hargne SS ou sur l'ignominie nazie. Point de salves émotionnelles; ou si peu. Point de lyrisme ni de grasses envolées sur la liberté. Tout est froid, neutre, objectif; ce qui est d'ailleurs admirablement rendu par la traduction française. Mais il est unique: par ce qu'il contient de troublant, de perturbant, de dérangeant et de vrai, c'est-à-dire de fascinant. Parmi les hommes de bonne volonté, les *Mechanicus* se comptent sur les doigts de la main. Westerbork est l'antichambre d'Auschwitz, la mort va et vient sur des voies ferrées: tous les mardis, un millier de personnes. Le diariste rend compte honnêtement de cette terrible attente. Jusqu'à ce que son tour arrive.

Yohann Rimokh

PHILIP MECHANICUS, *Cadavres en sursis. Journal du camp de Westerbork (28 mai 1943 - 28 février 1944)* (titre original : *In Dépôt. Dagboek uit Westerbork*), préface de Jacques Presser, traduit du néerlandais par Daniel Cunin, Notes de nuit, Paris, 2016, 456 p. (ISBN 979 10 93176 02 4).

Voir *Septentrion*, XLIV, n° 1, 2015, pp. 40-41.